Il était une fois un cinéaste chanteur

Autor(en): **Adatte, Vincent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (1999)**

Heft 5

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932928

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

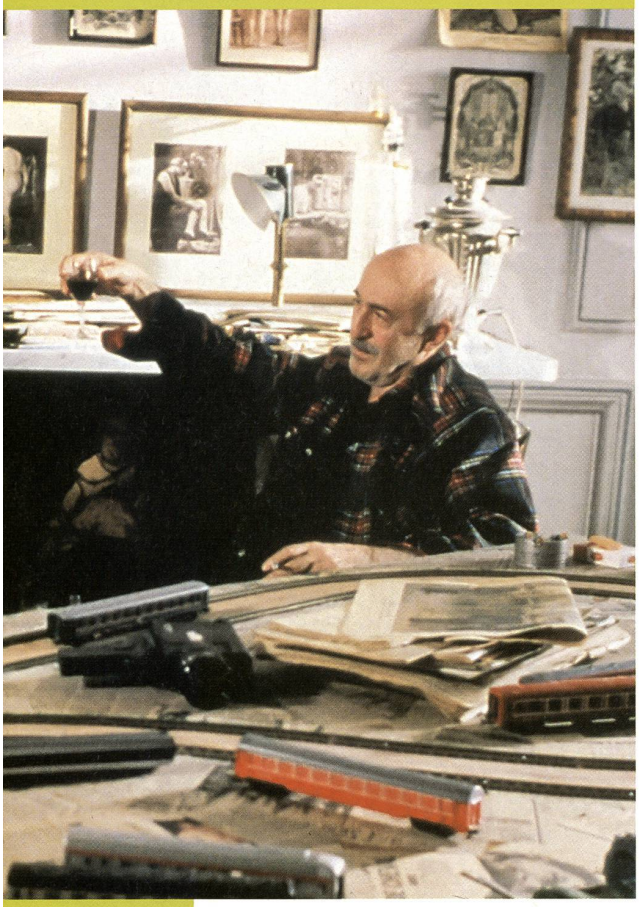
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un vieil aristocrate ivrogne et épicurien (Otar Iosseliani, à droite) trinque avec son nouvel ami le Clochard (Amiran Amiranachvili).



instant, laissant le temps à la caméra de scruter la façade de la prison de la Santé où croupit le jeune homme. Elle n'y pénètre surtout pas, fidèle à la position emblématique d'un moraliste gardant un point de vue extérieur et se tenant toujours à distance. Cette position est aussi celle d'un cinéaste qui se refuse à violer l'intimité de ses acteurs par des gros plans ou à « enfermer » ses personnages dans une quelconque forme de psychologie.

De même, si la violence explose de temps en temps chez Iosseliani, elle ne s'expose que très rarement. Le viol ou le crime sont soustraits au regard, ils ont lieu derrière une fenêtre, une façade, une vitrine ou dans l'entrée d'un immeuble. Les explosions, les déchirures – telle celle de la robe de Paulette qui se fait violenter par son motard derrière un bosquet – se passent hors-champ. Comme l'est notre jeune prisonnier, isolé d'un monde où le temps devient de plus en plus maussade, où les saisons se suivent. Lorsque Nicolas est libéré, il a changé et ce qui l'entoure aussi. L'atmosphère s'assombrit, l'épilogue du film s'annonce et la fable se montre au grand jour. Ce joyeux marabout n'était donc pas qu'une suite aléatoire de cases coloriées par un génial miniaturiste ironique et précis…

Dégradation et éternel retour

De fil en aiguille, Iosseliani parvient à déployer un mouvement plus vaste, propre au film et à la fable s'inscrivant entre la dégradation des rapports sociaux et l'éternel retour. Si certains se font éjecter, avec brutalité, avec veulerie même, de leur place provisoire – l'employé noir, le clochard, la jeune servante du château –, d'autres regagnent au contraire la leur. Les pauvres refoulés « entre eux », les riches reclus dans leurs murs. La mère et son ami mafieux, qui incarnent la vulgarité du fric, ont définitivement conquis l'illustre château. Iosseliani constate cet état de fait avec tristesse et fatalisme, mais l'œil du moraliste condamne ces snobs qui supplantent les âmes nobles. Le créateur se détourne de ce monde qui impose un nouvel ordre. Le joyeux trafic et les rapprochements insolites qu'affectionne l'auteur ne semblent plus de mise. Le film peut donc se conclure.

De manière emblématique, le vieil aristocrate déchu décide de fuir le château et prend le large sur un bateau. Littéralement, il quitte le « plancher des vaches ! ». Heureusement pour lui, il file toutes voiles dehors vers un ailleurs lointain. Dans un mouvement inverse, Nicolas ne dérivera plus sur ses patins à roulettes. Il revient en voiture au château pour occuper la place encore chaude du père, pour endosser son luxueux peignoir, pour s'installer dans sa chambre où un train électrique n'en finit pas de tourner en rond. ■

Titre original « Adieu, plancher des vaches ! ». **Réalisation, scénario** Otar Iosseliani. **Image** William Lubtchansky. **Musique** Nicola Zourabichvili. **Montage** Otar Iosseliani, Ewa Lenkiewicz. **Décors** Manu de Chauvigny. **Interprétation** Nico Tarielashvili, Lyli Lavina, Stephanie Hainque, Otar Iosseliani… **Production** Pierre Grise, Martine Marignac. **Distribution** Fama Film (1999, France/Suisse/Italie). **Durée** 1 h 57. **En salles** 1er décembre.

Il était une fois un cinéaste chanteur

Parallèlement à la sortie de « Adieu, plancher des vaches ! », le CAC-Voltaire propose une rétrospective quasi complète de l'œuvre d'Otar Iosseliani, auteur à part dont le ramage fascine autant que le plumage. Depuis belle lurette, ce cinéaste géorgien cosmopolite filme la fin du monde avec humour et amour. « Notre civilisation s'est répandue comme un cancer », a-t-il confié un jour… « Mais mieux vaut en rire ! » Il s'y emploie activement et avec une sacrée verve !

Par Vincent Adatte

Né en 1934 à Tbilissi, capitale de la Géorgie, Otar Iosseliani passe une enfance entourée de gens d'une génération qui a vécu avant la célèbre révolution d'Octobre, à « une époque plus calme, où les rapports humains avaient la priorité sur toutes les conventions sociales ». A une époque aussi de terreur, de famine, si bien que le futur auteur de « Brigands, chapitre VII » baigne depuis toujours dans « une atmosphère de sarcasmes et d'ironie face à la morosité ambiante ». Avant le cinéma, la musique et les mathématiques sont ses premières passions d'étudiant. Et si, comme le pense Iosseliani, chacun « est déjà formé à seize ou dix-sept ans et que, pendant le reste de notre vie, on examine les phénomènes du même point de vue », alors tout est dit ou presque : amour de la vie, ironie, musique et mathématiques forment le ▶

«Brigands, chapitre VII», septième film d'Otar Iosseliani, est présenté dans le cadre d'une rétrospective du CAC-Voltaire consacrée au cinéaste

creuset singulier d'où vont s'échapper tous les films à venir.

Un ton paradoxal

Pour un Européen, la pratique de l'ironie féroce ne va pas forcément de pair avec la célébration de l'amour de la vie. Cette «dualité» exprime pourtant parfaitement l'identité culturelle divisée de la Géorgie, pays charnière entre Orient et Occident: si la passion pour un certain art de vivre semble être une valeur «orientale» séculaire, l'ironie a par contre été, pour les Géorgiens, un réflexe de survie face à la réalité soviétique importée, «faite de censure et d'autocensure». D'où le ton apparemment paradoxal que va prendre l'œuvre de Iosseliani. Malgré la chute de l'empire soviétique, l'ironie assassine finira cependant par l'emporter dans ses derniers films! Pour le cinéaste, le libéralisme paraît en effet affligé des mêmes «vertus» apocalyptiques que le communisme d'antan: ce sera donc de toute manière la fin du ou d'un monde.

Des héros «négatifs»

Mais revenons un peu en arrière... Délaissant ses études de musique et de mathématiques, le jeune Otar s'en va apprendre le cinéma au VGIK de Moscou, à l'instar de tout jeune ressortissant des «provinces» de l'URSS souhaitant devenir réalisateur. Diplômé, il réalise entre 1959 et 1965 une dizaine de courts métrages pour les studios de Tbilissi dont «Avril» («Aprel'», 1961) qui exprime déjà toutes les préoccupations de son auteur; on y voit un jeune couple devenir esclave des «choses matérielles» et perdre jusqu'au goût de l'amour. En 1966, Iosseliani tourne son premier long métrage, «La chute des feuilles» («Listopad») qui raconte, à l'époque des vendanges, les heurts et malheurs de deux jeunes gens, frais émoulus de l'Institut vinicole, plus soucieux de séduire les jolies filles de la coopérative que de contribuer à la réalisation du énième plan quinquennal. Dès ce premier long métrage, Iosseliani est repéré par les bureaucrates qui jugent ses héros peu «exemplaires» et son message pas vraiment «édifiant».

De l'éloge des parasites

Ces esprits chagrins sont confortés par les deux films qui suivent, interdits à l'exportation pendant plusieurs années! «Il était une fois un merle chanteur» («Zil Pecjiv Drozd», 1970) fait le portrait d'un percussionniste qui joue dans un orchestre symphonique; n'intervenant la plupart du temps qu'à la fin des concerts, il arrive souvent en dernière minute et passe le reste de son temps à ne rien faire, à rêvasser «comme un oiseau sur sa branche». Sa distraction lui vaudra de périr sous les roues d'un autobus! Avec «Pastorale» («Pastoral», 1976), Iosseliani aggrave encore son «cas»: quatre musiciens, venus se reposer dans un petit village de Géorgie, sèment le trouble dans la communauté – et certains cœurs. Avec un lyrisme «charnel» qui rappelle le grand cinéaste ukrainien Dovjenko et une *vis comica* digne de Boris Barnett – les deux seuls réalisateurs dont Iosseliani ne réfute pas l'influence –, il célèbre une certaine qualité de vie, un art d'être ensemble en buvant et en conversant qui n'a pas grand-chose à voir avec la discipline des *kolkhozes*.

Les films de l'exil

Avec la «complicité» du futur Ministre soviétique des affaires étrangères, le Géorgien Edouard Chevardnazé, le cinéaste frondeur peut passer à l'Ouest, avant que les «choses» ne se gâtent vraiment pour lui... Comme pour se refaire une santé morale (peut-être même mentale), l'exilé va alors tourner en 1982 un documentaire sur le Pays Basque («Euskadi») qui, comme la Géorgie, lutte contre l'«envahisseur» pour préserver sa culture et sa langue. Séjournant en France, dont il apprécie le vin, Iosseliani y réalise en 1984 «Les favoris de la lune», une œuvre-limite fascinante qui joue sur les concepts de série et de hasard où, dans un Paris inédit, il élabore une véritable morale de l'objet: celui-ci ayant toujours commencé par appartenir à «quelqu'un d'autre», son possesseur, aussi honnête soit-il, est donc un voleur. Après avoir tourné en 1988 un nouveau documentaire empli d'une tendresse attentive sur les moines d'un «Petit monastère en Toscane» luttant pour sauvegarder leur patrimoine, Iosseliani va imaginer l'année suivante chez les Diola, qui vivent entre la Gambie et la Guinée-Bissau, «Et la lumière fut», un film fable sur la perte d'un monde millénaire – un monde qui «n'était pas du tout fait pour la lumière de la civilisation».

In vino veritas

De retour de «La chasse aux papillons» (1992), qui évoque les derniers jours de Marie-Agnès de Bayonnette, vieille Russe blanche perdue dans le château (français) de ses souvenirs, Iosseliani réalise dans son pays natal «Seule, la Géorgie» (1994), un documentaire tv d'une acuité exceptionnelle, produit par Arte et où le cinéaste présente «la Géorgie comme un exemple de ce qui se passe dans le monde, pour voir dans une goutte d'eau l'ampleur du drame que vit l'humanité». Deux ans plus tard, «Brigands, chapitre VII» (parce qu'il s'agit de son septième long métrage) apparaît comme la version burlesque, et «dans le désordre» (par la faute de censeurs qui ne savent même pas correctement visionner les films à interdire), de «Seule, la Géorgie». A croire que l'Histoire n'est qu'un monstrueux *slapstick* répétitif où les «méchants» n'ont qu'à changer de costumes pour continuer à perpétrer leurs crimes. Dernier film en date de Iosseliani, «Adieu, plancher des vaches!» participe du même constat pessimiste: *in vino veritas*... et tout le reste n'est que fumisterie!

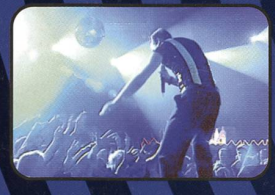
Rétrospective Iosseliani, CAC-Voltaire, Genève. Dès le 1er décembre. Renseignements: 022 328 85 54.

UN EVENEMENT RADIO Framboise

Bienvenue dans le 3e millénaire !

MILLENNIUM LA TOTALE

31 DECEMBRE 1999



Patinoire de Malley
LAUSANNE

Les Années Tubes :
70's - 80's - 90's
Préloc : Fr. 40.-

Centre de Congrès
MONTREUX

3 salles :
Trance - Disco - Salsa
Préloc : Fr. 45.-

Portes : 21h00

Cotillons

Pyrotechnique

Light show exceptionnel

Prélocation :
TicketCorner.ch
0848 800 800

CARDINAL

AUDIO LIGHT
SOUND & LIGHT SYSTEM